

La terre et les hommes en Egypte

In: L'information géographique. Volume 19 n°5, 1955. pp. 207-208.

Citer ce document / Cite this document :

Vailland Roger. La terre et les hommes en Egypte. In: L'information géographique. Volume 19 n°5, 1955. pp. 207-208.

doi : 10.3406/ingeo.1955.1539

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ingeo_0020-0093_1955_num_19_5_1539

Le port de Caen ne peut concurrencer les précédents, car sa fonction est nettement définie : il vit, et puissamment, des exportations de minerai de fer vers l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, et de l'envoi outre-mer des produits finis et semi-finis, élaborés par la Société Normande de Métallurgie. En compensation, il importe de la houille, des hydrocarbures, des phosphates, des vins destinés aux industries de Caen et à son arrière-pays agricole.

La Seine paraît plutôt être ici un élément de division entre les deux fractions de la Normandie, qu'un facteur de rapprochement.

En effet, sur 120 km il n'existe aucun ouvrage qui permette de traverser le fleuve. Les liaisons entre Le Havre et le pays de Caux d'une part, la Basse-Normandie d'autre part, sont évidemment mal assurées. La liaison entre les deux rives est actuellement assurée par des bacs : bacs de Duclair, de la Mailleraye, de Caudebec, de Quillebeuf et du Hode, pour ne citer que les principaux. Mais cette solution est loin d'être satisfaisante. C'est pourquoi, après maintes tergiversations dues en partie à la rivalité Rouen-Le Havre, on s'est décidé à construire un pont routier à Tancarville. Le pont qui franchira la Seine sera le plus grand ouvrage d'art de l'Europe occidentale. La travée centrale aura 608 m de long et 12 de large. Le tablier se trouvera à 47 m au-dessus du fleuve et sera maintenu par deux pylones de 118 m. Le projet est établi en vue de permettre une charge utile de 2 400 voitures de tourisme ou encore 300 camions de 12 tonnes.

Franchissable en tout temps, ce pont doit permettre de resserrer les relations commerciales entre Le Havre et la Basse-Normandie, et il n'est pas tellement certain qu'il prive Rouen de son transit de marchandises et de passagers. Car il créera certainement des liaisons nouvelles, dont il est difficile de prévoir l'ampleur et les incidences. Souhaitons qu'il prépare une collaboration active entre les trois grands ports normands, collaboration visant à éliminer toute rivalité inutile et à répartir la tâche de chacun au mieux des intérêts de la collectivité.

RENÉ STREIFF.

LECTURES

LA TERRE ET LES HOMMES EN ÉGYPTÉ

La crue du Nil atteint son maximum à la mi-août. Le fleuve roule à pleins bords ses eaux boueuses. Les écluses s'ouvrent plusieurs fois par jour, déversant le flot brun dans les canaux qui se ramifient à l'infini parmi les cultures. Jour et nuit le buffle ou l'âne tourne sur l'aire de terre battue, faisant tourner la roue à godets qui déverse l'eau des canaux dans les rigoles des champs de coton et dans les bassins des rizières. Toute la vallée est changée en une sorte de marais où le soleil que ne voile jamais aucun nuage pompe sans arrêt. L'air humide colle à la peau. Les journaux publient en gros caractères à côté de la température maxima le degré d'humidité de l'atmosphère.

(Page 31.)

Nous fîmes route à pied, sur une digue, le long d'un bras du Nil. Enfin je dominais ces paysages du Delta, que je n'avais encore vus qu'à hauteur des yeux, toujours bornés par le champ le plus proche, beaux comme des jardins, mais toujours clos, comme les jardins de nos curés.

Aussi loin qu'on porte le regard, l'homme est toujours présent, voilà ce qui domine le tableau. Gros villages, si proches les uns des autres qu'on en tient douze dans son regard, damier des canaux, troupes de travailleurs réparties également dans les champs, gros chalands, lourdement chargés, glissant sur le Nil, grincement des roues à godets, murmure de l'eau qui se déverse dans les champs,

couleurs qui ne sont pas celles de la nature sauvage, mais du végétal amélioré et uniformisé par la culture : vert tendre des jeunes rizières, jaune lumineux des grosses fleurs de coton, vert profond des champs de canne à sucre, et l'eau du Nil et des canaux du même brun sombre que les habitants de la Nubie et du Soudan qui se sont baignés dans son cours.

(Page 67.)

Nous roulions depuis plus de cinq heures. A la sortie du Caire, l'autobus avait d'abord longé la bordure du désert oriental, puis s'était enfoncé dans le Delta, sur une route qui courait tout droit entre deux rangées d'eucalyptus.

— Ces maïs et ces cannes à sucre, m'avait dit Kamal, appartiennent au marquis de Carabas.

— Ces champs de coton appartiennent au marquis de Carabas.

— Ces rizières appartiennent au marquis de Carabas.

Nous traversions à ce moment l'un des domaines de l'ex-roi Farouk qui avec 50 000 ha, est le plus gros propriétaire foncier d'Égypte.

Nous nous étions arrêtés dans un gros bourg paysan. Un nouvel autobus plus petit, plus brinquebalant, plus essoufflé que le premier, nous avait promenés sur des routes étroites, cahoteuses, le long de canaux, où se baignaient des enfants nus, des buffles couleur d'hippopotame et des cha-

meaux, hippocampes géants. Les villages avaient succédé aux villages. Pas de solitude possible dans le Delta : l'homme est toujours présent dans le paysage. La densité de la population dans la vallée du Nil et le Delta dépasse 500 habitants au kilomètre carré pour moins de 50 en France. Le luxe le plus rare, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, c'est d'avoir une chambre à soi.

A la hauteur d'une écluse, Kamal frappa l'épaule du chauffeur, qui s'arrêta pour nous laisser descendre. Nous franchîmes le canal et nous nous engageâmes sur un chemin de terre, en direction d'un village, cubes blancs surmontés de gerbes de paille et de roseaux, qui font aux bourgades d'Égypte une chevelure blonde que le vent ébouriffe.

Les cotonniers étaient en fleur. C'est une fleur de même forme que la grande mauve, mais d'un jaune tendre et lumineux, qui se changera, les pétales tombés, en une boule cotonneuse : le coton. Sur notre droite, un immense champ de tomates allait buter, plus loin, contre une muraille de maïs.

Des femmes et des enfants, par rangées de dix, piquaient les tomates. Un groupe d'hommes sarclait les cotonniers, chacun suivant lentement son sillon. Depuis notre départ du Caire, nous n'avions pas vu une seule machine agricole. Des enfants fouettaient les buffles qui faisaient tourner les roues à godets, dispensatrices de l'eau brune dont les limons arrachés aux forêts vierges du centre de l'Afrique valent les plus précieux engrais.

L'étroite bande de terre entre les champs et les chemins était une plate-bande où mûrissaient les aubergines épiscopales (...) et les pastèques géantes. Le terreau de la vallée du Nil est si précieux que même aux chemins il n'est pas permis de rester stériles. La vallée du Nil est un jardin mieux tiré au cordeau que les jardins de nos curés.

Le chemin s'arrêta pile sur le bord d'une mare puante, qu'il fallut contourner, parmi des tas d'immondices. Au-delà, tout contre, sur une surface moins grande que celle qu'occupe mon hameau du Bugey, qui compte 42 habitants, vivent, hommes, femmes, enfants, 8 000 fellahs. Le terreau du Nil est si précieux que les propriétaires terriens mesurent parcimonieusement à leurs fellahs la surface de terre battue, terre stérile, nécessaire à leur sommeil. La vallée du Nil est le plus riche jardin du monde et le fellah le plus misérable jardinier.

Les maisons, tortueusement assemblées, sont étroitement imbriquées. Les murs, faits de boue plaquée sur des lattis de bois, séchée au soleil et recouverte d'un badigeon de chaux, se confondent les uns dans les autres. Ainsi le village fait bloc. On se glisse là-dedans comme dans un souterrain. Ni cours, ni étables, ni granges, ni bûchers : il ne faut pas que le jardinier empiète sur le jardin : il loge son buffle dans sa chambre à coucher, ou bien, si l'on préfère, place son lit dans l'étable du buffle : au fait il n'a généralement pas de lit. C'est aussi pourquoi il range son combustible sur le toit...

Le vice-omdeh (1) qui nous reçut cet après-midi-là, Kamal et moi, est un homme d'une quarantaine d'années, grand, maigre, légèrement voûté. Il porte au plus haut point les qualités caractéristiques du peuple égyptien : les belles proportions, le regard vif et intelligent, le sourire bienveillant, l'air de bonté. Cet « air de bonté » est de règle parmi les couches les plus pauvres de l'Égypte : il est particulièrement lumineux chez les adolescents. On disait jadis d'un homme qui portait au plus haut degré les qualités de sa race, qu'il avait *de la race*, qu'il était *racé* et ces mots avaient une résonance royale. Ce vice-omdeh portait royalement la galabieh qui est la chemise de cotonnade, unique vêtement du villageois égyptien, de forme raglan et tombant tout d'un trait jusqu'aux pieds.

Il avait rassemblé chez lui pour mon information quelques fermiers du village. Voici ce qu'ils m'expliquèrent :

La superficie cultivée est de 1 500 ha, appartenant à une seule famille, qui habite l'hiver au Caire, l'été à Alexandrie, six mois par an en Europe, et dont les fellahs ne connaissent guère que le gérant. Ce vaste domaine est exploité par des fermiers, locataires de 1 à 3 ha, et les ouvriers agricoles à leur service (la culture intensive pratiquée ici sans aucune machine exige une main-d'œuvre considérable).

Le généreux terreau du delta donne trois récoltes par an. Je n'entre pas dans le détail des assolements qui sont très complexes et portent sur plusieurs années. Disons pour simplifier que la même parcelle se couvre de coton à l'automne, de fourrages au début du printemps et de céréales au début de l'été.

Le fourrage suffit tout juste à nourrir les buffles. Le blé va au propriétaire, comme rétribution de l'ensemble des semences et fournitures de l'année ; le maïs au fermier qui en fait la base de sa nourriture ; le coton se répartit comme suit : trois quintaux au propriétaire pour un quintal au fermier ; c'est la seule source d'argent du fermier. Un quintal de coton se vend cette année à la ferme 3 700 francs : un hectare produit en moyenne 4 qx de coton : les fermiers gagnent donc, selon l'étendue de leur ferme, entre 8 et 24 000 francs par an sur lesquels ils doivent prélever le salaire de leurs ouvriers agricoles.

L'ouvrier agricole gagne moins de 100 francs par jour et n'a pas de travail assuré plus de quelques mois par an. Son salaire lui permet tout juste de ne pas mourir de faim. Le sort du fermier n'est guère meilleur. Les jardiniers du plus fertile jardin du monde ont perpétuellement le ventre creux ; les fournisseurs de coton du monde occidental sont des loqueteux...

(Pages 44 à 49.)

Roger VAILLAND,
Choses vues en Égypte (août 1952.)
Textes rassemblés par J. Delmas.

1. L'omdeh est le fonctionnaire chargé d'administrer un village.